

# NEW, RARE, AND UNUSUAL. LES MONSTRES DE L'ANTHROPOCÈNE AU RISQUE DE LA CLASSIFICATION



MATTHIEU DUPERREX

Le très inventif collectif [Disnovation.org](https://disnovation.org) a publié sous l'égide éditoriale de l'anthropologue Nicolas Nova et avec la contribution graphique de Maria Roszkowska un remarquable *Bestiaire de l'Anthropocène* qui est rapidement devenu un succès de librairie (Nova N., 2021). Une version espagnole complète désormais l'originale, parue en langue anglaise, et les traductions italienne, allemande et française de l'élégant livre noir sont attendues entre 2023 et 2024. Anna Tsing, Benjamin Bratton, Michel Lussault

et bien d'autres y signent des textes d'angle<sup>1</sup>, mais la spécificité de cette œuvre est d'offrir un panorama hétéroclite et non exhaustif des entités que l'on peut ranger sous l'attribut des « monstres » et créatures de l'Anthropocène (Tsing A. L., 2017), une époque géologique qui serait au premier chef le fait des humains (Crutzen P. J., 2007) et dont la prolifération des récits (Hache E., 2014) fait surgir presque autant de versions qu'il y a de mondes possibles leibniziens : Capitalocène, Occidentocène, Anglocène, Technocène, Cthulhucène, Plantationocène, Homogénocène, Poubellocène, Entropocène, Stupidocène...

Or, le déficit perceptif, le défaut d'établissement d'un arrière-plan mondain cohérent avec, pour employer le terme commode de Timothy Morton, des « hyperobjets » (Morton T., 2018) tels que le réchauffement climatique, le cycle du phosphate, le stockage des déchets nucléaires, etc., semble être l'une des caractéristiques profondes de cet Anthropocène. « Ce qu'on nomme aujourd'hui Anthropocène est avant tout le nom d'un événement. De cet événement nous sommes capables de dire qu'il concerne une quantité d'êtres et implique une transformation des conditions d'existence d'un nombre immense d'entités à une échelle sans équivalent dans l'histoire connue. La tentation d'y voir un problème technologiquement soluble ou bien un gros débordement à gérer, semble pour le moment être l'opinion la plus répandue. Mais, quand bien même, il subsistera toujours la part inopinée de cette expérience inouïe indissociable de tout événement hors d'échelle. » (Dubey G. & Jouvancourt P., 2018, p. 133)

---

<sup>1</sup> Le présent article est un remaniement de ma contribution à l'ouvrage.



Comment stimuler et orienter « la part inopinée de cette expérience inouïe », c'est là toute la question, et c'est à double titre une question d'esthétique : identifier ce qui puisse nous rendre localement « sensibles » à des phénomènes imposés par la situation écologique globale ; ouvrir à l'imagination un horizon des possibles et une énergie créatrice. Nicolas Nova, qui vient

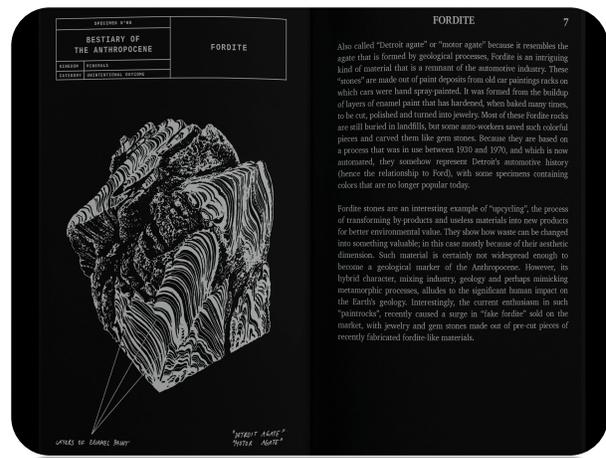
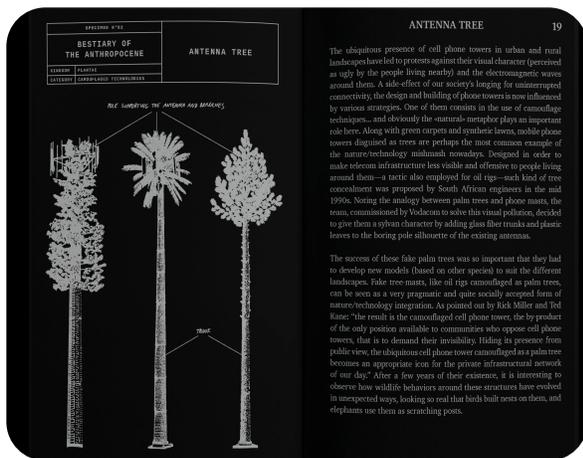
d'ailleurs de publier des *Exercices d'observation* (Nova N., 2022), a pour grande qualité de s'efforcer de combler cet appel à une esthétique de l'Anthropocène par la pratique, empruntée aux naturalistes et anthropologues, des arts de l'attention (Dutrait C., 2021). Comme par une boucle de rétroaction, l'observation guidée, sans hiérarchisation apparente, ouvre ainsi le répertoire des observables.

Que nous propose le *Bestiary of the Anthropocene* sinon un acte de compilation d'entités et phénomènes les plus divers, qui rappelle le Francis Bacon, *Novum Organum* (1620) ?<sup>2</sup> Au sol, dans l'air ou au fond des océans circulent tous ces animaux-instruments, équipés, câblés, munis de sondes qui deviennent les sentinelles cyborgs du monitoring écologique (Gabrys J., 2016) ou bien des bio-extensions, plus ou moins létales, du complexe militaro-industriel. Plastiglomérats, Fordite ou Trinitite, minéraux

2 « A compilation, or particular natural history, must be made of all monsters and prodigious births of nature; of every thing, in short, which is new, rare, and unusual in nature. » (Francis Bacon, *Novum Organum*, II, 29)

anthropiques, réinterprètent les processus géologiques de pétrification, par sédimentation, compression, fusion, agrégation... Des robots chiens folâtraient dans la Vallée de l'Étrange (Mori M., 2012). Si leur karma les guide jusque là, certains feront l'objet de rituels funéraires bouddhiques. Les arbres se transforment en centrales énergétiques ou en émetteurs d'ondes électromagnétiques. Récifs artificiels de béton et débris de plastique servent d'abri ou de carapace. Mais dans les soutes de la logistique internationale où l'on stocke des pastèques cubiques dans des conteneurs réfrigérés se logent aussi d'autres espèces férales, des mycètes exterminateurs, des virus, « creatures of empire » (Tsing A. L., 2018) et monstres de l'Anthropocène.

Qu'on ne se méprenne pas : si cette énumération étonne et amuse comme le ferait une procession de masques de carnaval, cela ne signifie pas une absence de raison classificatoire. Disons plutôt qu'une technologie de l'émerveillement (Daston L. & Parkmêlée K., 1998) a présidé à cette compilation du *Bestiary*, en lui-même une sorte de cabinet de curiosités contemporain.

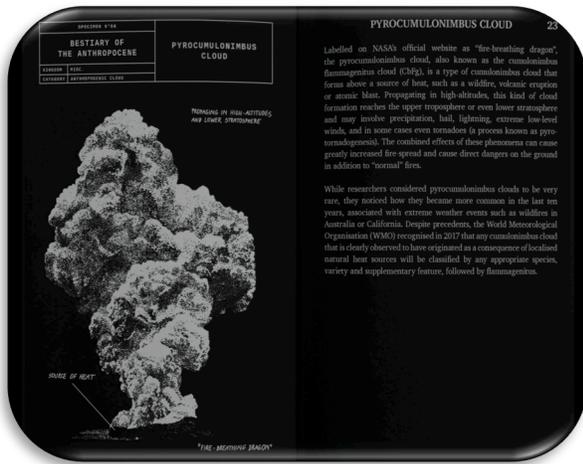


En effet, l'Anthropocène recèle suffisamment de chaos, de puissance métamorphique et d'étrangeté pour revitaliser l'esthétique des *Wunderkammern*, les cabinets de curiosités de la Renaissance qui ne se souciaient guère, de même que le *Bestiary* à son tour, des grandes classifications des règnes (minéral, végétal, animal...). Selon Claude Allemand-Cosneau (2009), historienne de l'art, « seuls les cabinets de curiosités ou les expositions s'y apparentant autorisent la présentation d'objets d'époques et de natures différentes qui, tout autant sortis de leur contexte que ceux des musées, produisent par leurs rapprochements inattendus un sens nouveau. »

Les cabinets d'art et de merveilles de la Renaissance reposaient sur l'idée qu'une « société d'objets » (Schlosser J., 2012) portait la fantasmagorie du cosmos en installant une esthétique de la médiation entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Les cabinets des merveilles ont été les antichambres des grandes collections ethnographiques, naturalistes ou minéralogiques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Y revenir n'est pas anodin : cela peut signifier la reconstitution d'un dispositif plastique qui flatte le goût du décorum<sup>3</sup> ; mais cela peut plus profondément signifier – dans les termes de l'archéologie du savoir (Foucault M., 1969) – vouloir jouer de juxtapositions et d'assemblages sur lesquels l'élaboration moderne du savoir s'est constituée tout en l'occultant. Ainsi, pour l'historienne de l'art Patricia Falguières (2009), « l'anthropologie des modernes est bien née dans les chambres de merveilles de la Renaissance. »

---

<sup>3</sup> Au Musée de la Chasse, le conservateur Claude d'Anthenaise ne faisait pas mystère de l'instrumentalisation des collections au bénéfice d'une meilleure acceptabilité de l'art contemporain alors qu'on pourrait tout à fait renverser cette logique d'alibi : l'intervention de l'artiste contemporain rend la nécroesthétique de cette collection acceptable.

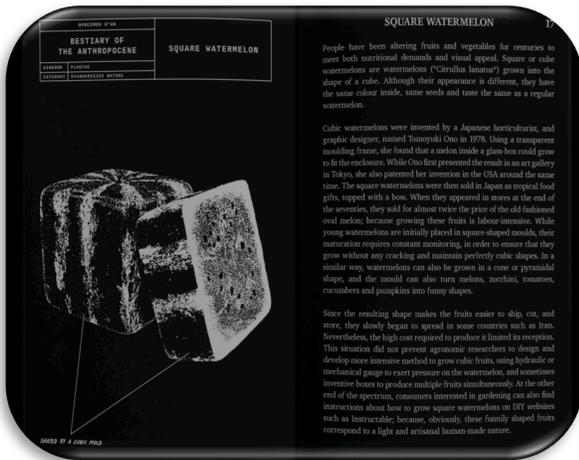


Avec notre nouvelle époque géologique dont les dynamismes sous-jacents ne font l'objet d'aucune synthèse aux apparences de *Système de la Nature*, l'*Organon* est bousculé : le grand ordonnancement rationnel de l'Holocène fait place à des « émergences curieuses »

(Mitman G., 2017) et à des accidents. Compiler

des spécimens de l'Anthropocène devient de ce fait moins une organisation systématique qu'une écologie relationnelle qui répond, comme l'écrivait Aristote au sujet de la généalogie des monstres, à une « nécessité par accident » (*Génération des animaux*, 767b13). Un monde sans monstre est certes tout à fait concevable, cela n'implique pas

de contradiction logique, mais cela n'est pas le monde réel, *notre* monde. Si le monstre est nécessaire « par accident » c'est parce qu'il est indissociable d'une compréhension du monde tel qu'il est.



Un cabinet de curiosités tel que le

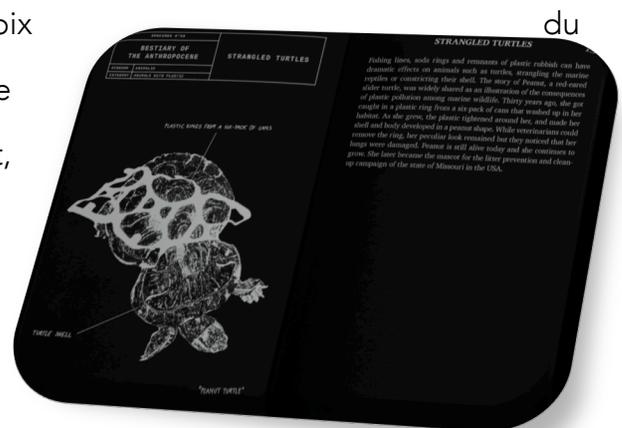
*Bestiary* ne s'étend pas sur les recettes

d'épigénétique qui lient secrètement entre elles telle et telle entités. Vous n'en saurez rien d'avance, mais vous en déduirez davantage en forgeant vos propres appariements de monstres. Et pour cause, ce sont les relations inédites entre objets disparates qui produisent de nouveaux récits et des ordres classificatoires qui perturbent les séparations entre règnes, taxons ou espèces. Les stratigraphes débattent toujours pour élire la roche, le sédiment ou l'artefact susceptible de devenir le « marqueur » de

ce nouvel âge géologique (Zalasiewicz J., 2019), avec cette quasi certitude que ce (techno-)fossile n'aura d'existence probante aux yeux d'un futur enquêteur-collectionneur que si nous nous projetons par l'esprit dans une époque où l'espèce humaine aura disparu.

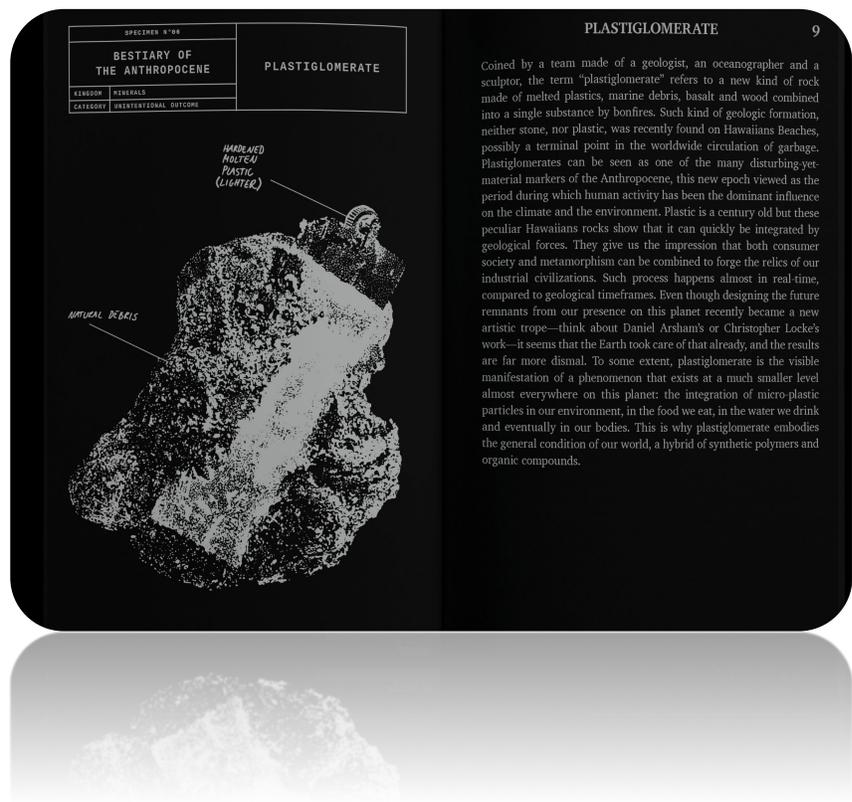
La géologie elle-même devenant ainsi une science prospective et une chasseuse extraterrestre de spectres de l'Holocène, il n'est guère étonnant que nous nous tournions du côté des monstres et merveilles pour attester notre existence présente en tant que genre humain. Au début de son *Nous n'avons jamais été modernes* (1991), Bruno Latour feuilletait les pages d'un grand quotidien national pour démontrer l'inanité de la séparation des humains et non-humains. Les *mirabilia* qui composent le *Bestiary of the Anthropocene* contestent à leur tour la « purification » des catégories de Nature et de Culture proposée par la Modernité... au risque du plus improbable des bricolages.

Mais ne sommes-nous pas tenus au choix  
bricolage lorsque des pans de l'édifice  
épistémologique des Modernes s'effritent,  
voire tombent? Que l'on s'interroge par  
exemple sur la peau de chagrin que devient  
l'entreprise de classification du vivant. Nous  
n'aurions recensé depuis Linné (1735) que 1,8  
million d'espèces (Vinces M., 20204). Si le taux actuel  
d'extinction du vivant se poursuit, 70% des espèces auront disparu en trois-cents ans à  
peine. La taxonomie est donc cette étrange science qui doit se résoudre à la disparition



4 On peut explorer l'arbre taxonomique du *Catalogue of Life* à cette adresse: <http://www.catalogueoflife.org/col/browse/tree>

de son objet de connaissance avant qu'il ne puisse être identifié. La vie est cette improbabilité statistique majeure (Dawkins R., 1986) dont la marche forcée de l'Anthropocène nous prive de l'histoire sensée recenser ses événements et accidents significatifs : « Processes of species formation must be studied as they happen, but we can only interpret the history of species (phylogeny) by looking back. » (Wheeler Q., 2020, p. 6) D'où ce paradoxe : à mesure qu'une espèce – en l'occurrence l'homme – assoit sa domination sur les autres, le périmètre précis de sa spéciation dans la biodiversité, par lequel nous comprenons ce qui fait de nous des humains, devient de plus en plus flou. Nous dirons donc – c'est la première leçon que je tire de la lecture du *Bestiary* – que l'Anthropocène a pour conséquence d'empêcher la compréhension des changements que les humains ont provoqué dans la composition et la distribution des espèces, connaissance pourtant nécessaire afin d'assigner des priorités dans la conservation de la nature.



Par conséquent – seconde leçon de ce projet pour moi – il y a un parti pris éthique dans la compilation de spécimens de l'Anthropocène. Pour suppléer la relative déroute de la raison classificatoire devant un système de la nature qui se dérobe, il faut se rendre disponible à l'étonnement, et s'étonner notamment de la génération des êtres hybrides qui transcendent les partitions anciennes. « L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre. » (Canguilhem G., 1952, p. 171) S'il n'y avait de science que du général, le monstre du *Bestiary of the Anthropocene* avec sa singularité défectueuse perdrait ses droits à la classification, à l'intégration dans un genre. Inversement, faire valoir les droits du monstre à la classification ne serait-ce pas reconnaître qu'il appartient à une forme, qu'il peut être constitué en genre et qu'il se soumet à une légalité ?

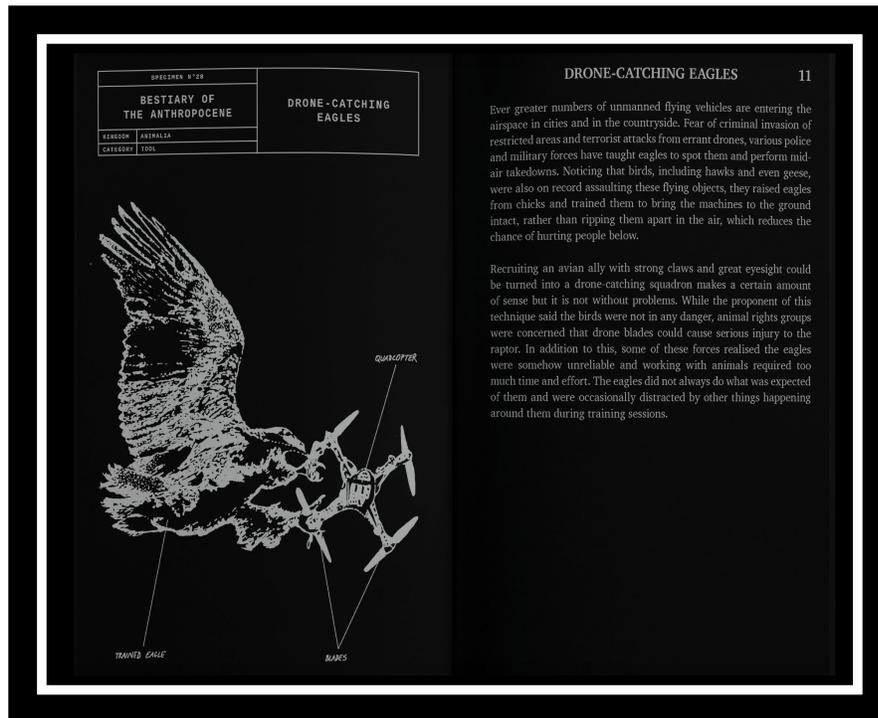
Cette alternative autour de l'exceptionnalité, de l'informe et de l'inclassable a été tranchée autrefois par la tératologie expérimentale : si l'on peut créer des monstres à l'aide d'agents tératogènes, la reproductibilité de la singularité marque la naturalisation du monstre. La tentation est forte, partant, de voir dans la généalogie d'un *Bestiary of the Anthropocene* la présence en dernière analyse d'un même agent tératogène : l'homme, réponse paradigmatique à toutes les questions, à la fois virus et grand architecte... L'homme propagateur de métamorphoses biomécaniques, instigateur de croisements chimériques, l'homme par qui naît un septième continent de débris plastiques et qui, submergé par cette nouvelle soupe primordiale, place sa confiance dérisoire en un bouillon de culture de bactéries rongeuses de polymères.

D'où une observation finale que ce bestiaire m'incite à formuler. La répartition des espèces a fait dans l'histoire l'objet de multiples critères discriminants soumis à un principe organisateur simple. Par exemple, Tournefort a commencé par la structure des

fleurs (1694), Linné par la différence sexuée (1735), Jussieu par la fonction de reproduction (1789), et avec Darwin la filiation se substitue à toutes les arborescences (1859) : la phylogenèse se déploie par dérivation, de parenté en parenté. Les ramifications des naturalistes d'aujourd'hui sont telles des lichens fractals ; on a tôt fait de se trouver des parentés insoupçonnées dans ces assemblages réticulaires. Le séquençage génomique montre que les gènes humains sont partagés à 98% avec le chimpanzé, certes, mais aussi à 70% avec l'oursin, à 43% avec un ver, à 35% avec une jonquille ou encore à 18% avec le champignon de Paris (Roy D., 2010). Du plastiglomérat au célèbre Pigeon Blog, le *Bestiary* invite à son tour au suivi des migrations de codes, matières et traces qui composent le patrimoine phylogénétique de l'Anthropocène, la dichotomie du naturel et de l'artificiel y étant bien sûr de piètre utilité.

« New, rare, and unusual », tels sont les attracteurs qui électrisent la compilation. Classer la masse de spécimens au travers d'un renouvellement des méthodes a été le souci constant des voyageurs naturalistes. On imagine Alfred Russel Wallace attelé à cette tâche jour et nuit, aux prises avec, dans la cabine de son bateau qui le ramène à Londres, les 125.000 spécimens collectés dans l'archipel Malais (Bertrand R., 2019). Les mises en système de la nature naissent dans l'atmosphère fébrile du voyage d'exploration, que ce soit dans les soutes du capitaine Cook ou dans la montgolfière d'Humboldt. Comment en renouveler les principes alors que persister dans l'exploration c'est inmanquablement détruire ce qui tâche de vivre, encore un peu, sans nous ? Comment voyager en cessant de vouloir franchir des frontières ? L'enquête qui préside à ce bestiaire est le fruit d'un voyage sans déplacement : on y délaisse le globe pour découvrir ceux qui habitent parmi nos commensaux. Ici, l'on suit l'adage de Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) moquant les grands voyageurs qui « n'ont su apercevoir à l'autre

bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue » (note 10). Ici, point n'est besoin d'aller au-delà du bout de notre rue, si c'est pour observer le camouflage d'un arbre-antenne GSM.



Mais l'enquête qui est à l'origine de cette compilation oscille entre des domaines irréductibles à un même système de lois. La complexité des ordres physico-chimiques ou biologiques ne pouvant être démêlée, ce sont les multiples interfaces entre ces ordres qu'il faut suivre dans le labyrinthe. L'enquêteur-collectionneur n'a-t-il alors d'autre perspective que de se transformer en « dédalographe », comme Jorge Luis Borges devenant biographe des monstres ? Jusqu'où se perdra-t-il ? Combien de nouveaux mondes chimériques ouvrira-t-il avant de voir le sien s'effondrer sous ses pas ? Avec toute l'ironie de circonstance, Descartes nous mettait déjà en garde dans son *Monde* (1664, chap. VI) : « Permettez donc pour un peu de temps à votre pensée de sortir hors de ce Monde pour en venir voir un autre tout nouveau que je ferai naître en

sa présence dans les espaces imaginaires. Les philosophes nous disent que ces espaces sont infinis et ils doivent bien en être crus puisque ce sont eux-mêmes qui les ont faits. » Mais un nouveau bestiaire vaut bien quelques égarements fictionnels, n'est-ce pas ?

## BIBLIOGRAPHIE

- Allemand-Cosneau Claude, Claude d'Anthenaise, Thomas Huber, Laurent Salomé et Éric de Chasse, « Les pratiques récentes de mixité entre art actuel et art ancien : le contemporain dans les musées », *Perspective. Actualité en histoire de l'art*, n°4, 2009, p. 496-509.
- Bertrand Romain, *Le détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2019.
- Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1952.
- Crutzen Paul J., « La géologie de l'humanité : l'Anthropocène », Jacques Grinevald (trad.), *Écologie & politique*, vol. 34, n°1, 2007, p. 141-148.
- Daston Lorraine et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998.
- Dawkins Richard, *The Blind Watchmaker*, Londres, Penguin, 1986.
- Dubey Gérard et Pierre de Jouvancourt, *Mauvais temps. Anthropocène et numérisation du monde*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2018.
- Duperrex Matthieu et François Dutrait, « Qu'est-ce qu'un monstre? », *Enfances & Psy*, n°51, 2011, p. 17-24 (en ligne : <https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2011-2-page-17.htm>).
- Dutrait Claire, « Les arts de l'attention : une catharsis pour les temps extrêmes », *LHT Fabula*, n°27, 2021 (en ligne : <https://www.fabula.org:443/lht/27/dutrait.html>).
- Falguières Patricia, « Les inventeurs des choses. Enquêtes sur les arts et naissance d'une science de l'homme dans les cabinets du XVIe siècle », dans *Histoire de l'art et anthropologie*, Paris, Musée du quai Branly, coll. « Les actes », 2009, p. 1-23.
- Gabrys Jennifer, *Program Earth. Environmental Sensing Technology and the Making of a Computational Planet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Electronic mediations », 2016.
- Foucault Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Hache Émilie (éd.), *De l'univers clos au monde infini*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014.
- Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- Mitman Gregg, Marco Armiero et Robert S. Emmett (éd.), *Future Remains. A Cabinet of Curiosities for the Anthropocene*, Chicago, The University of Chicago Press, 2017.

- Morton Timothy, *Hyperobjets. Philosophie et écologie après la fin du monde*, Laurent Bury (trad.), Saint-Étienne, Cité du Design, 2018.
- Mori Masahiro, « La vallée de l'étrange », Isabel Yaya (trad.), *Gradhiva*, n°15, Musée du quai Branly, 2012, p. 26-33.
- Nova Nicolas et Disnovation.org (éd.), *A Bestiary of the Anthropocene. Hybrid Plants, Animals, Minerals, Fungi, and other Specimens*, Eindhoven, Onomatopée, 2021.
- Nova Nicolas, *Exercices d'observation. Dans les pas des anthropologues, des écrivains, des designers et des naturalistes du quotidien*, Paris, Premier Parallèle, coll. « Carnets parallèles / la vie des choses », 2022.
- Roy Darbeshwar, *Biotechnology*, Oxford, Alpha Science International, coll. « Cytogenetics, Biotechnology and Bioinformatics Series », 2010.
- Schlosser Julius von, *Les cabinets d'art et de merveilles de la Renaissance tardive. Une contribution à l'histoire du collectionnisme*, Lucie Marignac (trad.), Paris, Éditions Macula, 2012.
- Tsing Anna Lowenhaupt, Heather Swanson, Elaine Gan et Nils Bubandt (éd.), *Arts of Living on a Damaged Planet. Ghosts/Monsters of the Anthropocene*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017.
- Tsing Anna Lowenhaupt, « Getting by in terrifying times », *Dialogues in Human Geography*, vol. 8, n°1, 2018, p. 73-76.
- Vences Miguel, « The promise of next-generation taxonomy », *Megataxa*, vol. 1, n°1, 2020, p. 35-38.
- Wheeler Quentin, « A taxonomic renaissance in three acts », *Megataxa*, vol. 1, n°1, 2020, p. 4-8.
- Zalasiewicz Jan, Colin N. Waters, Mark Williams et Colin P. Summerhayes (éd.), *The Anthropocene as a Geological Time Unit. A Guide to the Scientific Evidence and Current Debate*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

## ICONOGRAPHIE

Figure 1: ©Dasha Iliina. Exposition « Le Bestiaire de l'Anthropocène » à la Cité des arts à Paris, du 28 septembre au 31 octobre 2022.

Figures 2 & suivantes: ©DISNOVATION.ORG. Visuels tirés du livre *A Bestiary of the Anthropocene. Hybrid Plants, Animals, Minerals, Fungi, and other Specimens* (2021).